

08773 H

Mr. Pierre Margry à l'Hble L.H. Lafontaine.

Paris 16 9bre 1854

Monsieur et très honorable ami,

Il y a des personnes qui aussitôt qu'on les a vues entrent si bien dans notre nature qu'il semble que nous les connaissions depuis longtemps. C'est ainsi que la manière d'être simple et cordiale en même temps que la supériorité d'intelligence, qualités que je recherche toujours, et que j'ai trouvées chez vous ont établi du premier coup je n'oserais pas dire l'intimité, car il est nécessaire de mon côté que je la mérite, mais un besoin pour moi de relations résultant d'un sentiment de plaisir qui n'a pas tardé à devenir de l'attachement.

Malheureusement votre départ a dû tout laisser à l'état de souvenir. C'est du moins un charme pour moi que de songer à ces relations d'un moment avec un homme qui a servi autant qu'il honore notre race. Ainsi j'aime à consulter particulièrement les livres que vous m'avez donnés et si j'ai quelque préoccupation au sujet de mes affaires en Canada, j'aime mieux paraître prendre une liberté avec vous, en vous demandant de vous en occuper que de la confier à un autre, parce que c'est une occasion pour moi de correspondre avec vous et de savoir en même temps des nouvelles de Madame Lafontaine.

Votre silence sur le projet de collection des anciens monumens de l'histoire canadienne, projet qui nous était commun, ne me donne rien à augurer de bon au moins pour le moment, du concours que doit me prêter votre pays. J'en poursuis l'exécution nonobstant cet obstacle et les autres que je prévois et je viens d'en terminer le plan, la disposition, pour le mettre ^{so} à l'Editeur qui m'avait remis à son retour de la campagne et qui semblait agréer déjà ma proposition. Dieu aidant, j'ai bonne espérance de ce côté, et je vous tiendrai au courant de ce qui suivra car les services que vous avez rendus à la nation-

lité Franco-Canadienne me portent à croire que vous avez quelque peu à coeur de voir votre pays doté de tout ce qui doit, en lui rappelant son origine, servir à son enseignement comme à son honneur.

La publication que je projette, un peu en souvenir de vous ne doit être que la base de votre histoire, mais son développement et au point de vue local, ce qu'il y a de plus intéressant est dans les copies de nos archives qu'on a déjà fait faire et dans celles qui se continuent.

Malheureusement de tout ceci, quand on m'en a chargé, tout a été toujours si mal disposé pour moi, que j'y ai eu peut être plus d'ennuis que d'avantages. Et il faut pour me faire persévérer dans la poursuite de ce travail, que j'aie bien vivement le désir d'avoir concouru à ce côté des progrès du Canada sans quoi j'abandonnerais la partie.

Ainsi par exemple dans ce moment M. Faribault m'a chargé par la lettre même dans laquelle il me mandait le second envoi de Morin le parleur, de faire faire des copies. J'attends pendant plus de neuf mois de l'argent, J'ai emprunté, on a travaillé pour moi sur ma parole autant que sur celle de M. Faribault, comme on ne voyait pas de nouvelles de celui-ci j'ai dû prendre des engagements, et lorsqu'il s'est agi de les remplir, j'ai vu les époques fixées et dont j'avais donné avis à Monsieur Faribault, s'écouler, sans que j'aie reçu rien autre chose que 750 francs qui ne paient pas la sixième partie de 6000 pages à 80 centimes.

J'espère dans votre lettre un petit mot pour Monsieur Faribault et je vous prierais de le lui faire passer, mais dans le cas où la cause que je ne reçois ni lettres ni mandat plus proportionné à mes avances, serait dans la maladie de Monsieur Faribault, si elle était devenue trop grave pour qu'il pût s'occuper de ses affaires, je vous serais reconnaissant d'en écrire à l'homme de l'Etat que ce travail pourrait concerner. Je crois que cela pourrait être le président du Parlement ou quelque secrétaire remplaçant Monsieur Faribault, je suis en effet on ne peut plus désireux que tout ceci se règle bientôt. Que devient le bon Abbé Faillon. Le clergé québécois le tient-il toujours en suspicion parce qu'il a dit en termes aussi mesurés que possible la vérité sur l'affaire de Monsieur de Caylus. Il y a évidemment là les préventions de l'ignorance ou celles d'un parti. Mais je ne leur en souhaite pas moins des écrivains aussi honnêtes et aussi conciliants que celui-là, lorsqu'ils

007727

sauront toute la vérité.

Pour moi je profite des rares instans que me laissent mon bureau et ma santé pour préparer les esprits à reconnaître les erreurs et les lacunes de notre histoire coloniale - un article vient de paraître encore dans le Moniteur je vous l'adresserai quand il sera complet. Quand une douzaine de ces articles aura paru je les réunirai en un livre et l'on verra l'idée qui a présidé à sa conception après quoi je rédigerai les grands ouvrages, en même temps que j'éditerai le plus de documens possible. Voilà ma vie de 5 heures du matin à onze heures - aussi je ne me marie pas car employé par l'état, employé par ma femme, où serait le temps à donner à la muse de l'histoire. Heureusement ma santé est un peu meilleure et j'espère encore quelques jours de vie, malgré la tête de mort que m'a donnée Madame Lafontaine.

Je vous prie de me rappeler à son souvenir et de lui faire agréer l'hommage d'une affection aussi sincère que mon respect est profond pour elle et pour vous mon souvenir à Mr. & Mde Pacaud.

Pierre Margry

11 rue du Mont Thabor

Paris.